TREIZIÈME ANNÉE. — N° 300 1er Juillet 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

La « Voyante de Jeanne d'Arc »

LES PREMIÈRES QUESTIONS A RÉSOUDRE

Je n'ai pu encore, comme je l'aurais voulu, comme je l'avais promis, me rendre à Orrouy. J'avais compté sans mon hôte, ou, plutôt, sans mon hôtesse, la fâcheuse maladie qui, depuis plus de deux mois, me condamne à une quasi-immobilité... Mais je me rends compte de l'espèce de ridicule qui finirait par m'atteindre, si je continuais à annoncer, dans chaque numéro, que je parlerais de la « Voyante de Jeanne d'Arc » dans le numéro suivant. On ne manquerait pas de me comparer au barbier fameux, qui avait fait peindre sur son enseigne : « Demain, on rasera gratis ».

Aussi bien, en attendant que je puisse, après une enquête directe, vous donner mon opinion motivée sur le *fait* même de l'apparition, les sagaces et prudents reportages de Georges Meunier, si nets dans leur forme littéraire et volontairement détachée, m'offrent de très suffisants éléments pour résoudre les difficultés préliminaires que le problème pourrait soulever.

En présence de tout phénomène merveilleux — on sait que nous entendons par là, sans préjuger son origine, tout phénomène ayant les « apparences » de l'extra-naturel — la question qui se pose tout d'abord est celle de savoir si ce phénomène est authentique et, dans le cas de l'affirmative, si aucune hypothèse ne peut l'expliquer rationnellement.

Est-il donc possible, d'après les témoignages recueillis par Georges Meunier et par les confrères dont nous avons reproduit les articles, de répondre à cette double question ? C'est, en tout cas, ce que nous allons tenter de faire. Si nous n'y réussissons pas complètement, nous aurons, tout au moins, déblayé, comme on dit, le terrain et précisé le débat.

***

Premièrement, faut-il suspecter la bonne foi de la voyante ou de son entourage ? Faut-il croire à une supercherie ?

Si blessante que puisse être une pareille supposition pour la petite Suzanne et pour les grands-parents qui l'entourent de leur tendresse, il est indispensable que nous nous y arrêtions. Il ne faut pas que les incrédules, les sceptiques, les éternels ricaneurs puissent, tôt ou tard, si les faits nous paraissent vraiment dignes d'une étude attentive, nous parler de fraude ou de mystification. Les preuves les plus démonstratives ne les convaincront d'ailleurs pas; mais elles les réduiront peut-être au silence, et c'est tout ce que nous pouvons espérer d'eux... Il ne faut pas non plus que, si les apparitions étaient réelles, les sincères croyants puissent, un jour, être troublés dans leur foi, par un scrupule rétrospectif.

Ceci dit, examinons les diverses supercheries possibles.

Celle qui vient tout d'abord à l'esprit est la suivante : Suzanne est une fillette précoce, imagina-

tive, menteuse, déjà ambitieuse d'attirer l'attention sur elle. Elle a inventé toute l'histoire de l'apparition pour se rendre intéressante, pour étonner ses camarades, pour lire son nom dans les journaux.

Je ne pense pas que cette hypothèse soit longtemps soutenable. Elle a, contre elle, en premier lieu, des raisons d'ordre général. Le naturel espiègle, enjoué, très enfant, de la fillette semble peu compatible avec la dissimulation, la tension d'esprit surtout, que nécessiterait un mensonge aussi prolongé. Si fine, si futée qu'elle soit, une enfant de dix ans n'aurait pu éviter de *se couper*, de se contredire, dans les interrogatoires, parfois captieux, qu'on lui imposa. Or, non seulement on n'a constaté aucun désaccord dans les réponses qu'elle fit à de longs intervalles et à des personnes différentes, mais certains détails de ses récits, qui, tout d'abord, avaient paru étranges, se sont expliqués, enchaînés, éclaircis par la suite.

Au reste, personne, jusqu'à présent, n'a sérieusement suspecté la bonne foi personnelle de Suzanne. On la croit, en général, incapable d'avoir pu, elle-même, concevoir le rôle qu'elle joue. En revanche, ce que, dans le pays — si j'ai bien su lire entre les lignes des articles de Georges Meunier — tout le monde, ou à peu près, suppose, c'est que la grand' mère a fait la leçon à sa petite-fille et organisé toute cette mise en scène mystique.

Cette supposition, elle circule dans les propos du fameux « On », de ce loquace anonyme qu'on rencontre à Orrouy à tout bout de champ ; elle se laisse deviner dans les paroles bienveillantes, mais réticentes, de M. le Curé; elle n'est peut-être pas absente des déclarations du docteur Bauzard ; elle fait évidemment le fond de l'opinion du maire.

J'entends bien : ni le maire, ni le curé, ni le docteur, ni personne ne voudrait assumer la responsabilité de cette explication, qui aurait tout l'air d'une accusation. Je ne prétends pas, du reste, qu'elle ait été formulée par qui que ce soit. Mais à quoi bon le nier ? C'est l'hypothèse que chacun a faite, et fait peut-être encore.

Le dirai-je ? (tant pis, si je trahis le secret professionnel) c'est l'hypothèse que Georges Meunier lui-même, à la suite de sa première enquête à Orrouy, m'avoua déduire de l'ensemble de ses impressions. Et comment n'eût-il pas été influencé par l'unanimité des propos qu'il avait entendus ? N'avait-il pas, de son côté, fait des remarques suspectes ? N'avait-il pas cru constater que Suzanne faisait la description de ses visions comme on récite une leçon apprise et n'avait-il pas trouvé que la grand'mère était bien empressée à répondre pour la fillette, quand on posait à cette dernière une question qui semblait l'embarrasser ?

Ce soupçon, vague, inavoué, qui pèse sur Mme Osselin, ne résiste pas à l'analyse. On ne discerne pas dans quel but cette grand'maman aurait fait jouer à sa petite-fille cette comédie de l'apparition. Il ne faut pas oublier, en effet, que ce n'est pas au moment où la presse en parla, au mois d'avril de cette année, que commencèrent les visions de Suzanne. C'est l'an dernier, le 14 juillet, qu'eut lieu la première de la série...

Pendant près de dix mois, ces visions restèrent ignorées. Sans un hasard qui en informa notre confrère *Le Petit Parisien*, elles le seraient sans doute encore.

Comment, dans ces conditions, pouvoir admettre que si Mme Osselin avait voulu mystifier le public, soit dans un désir de lucre, soit dans une arrière-pensée de réclame, elle n'aurait pas trouvé plus tôt, en ces dix mois, le moyen de prévenir la presse ?...

***

Non — en vérité — l'hypothèse d'une supercherie paraît tout à fait insoutenable. Je parle, bien entendu, de l'hypothèse d'une supercherie consciente ; mais ne peut-on imaginer l'hypothèse d'une sorte de supercherie inconsciente. Ne peut-on supposer que, vivant dans un pays où le souvenir de Jeanne d'Arc est très vivace, entendant quotidiennement parler de la béatification prochaine de la Bonne Lorraine, Suzanne, dont l'imagination est vive, se soit auto-suggestionnée.

L'objection n'est peut-être pas sans valeur. Examinons-la.

Le propre de l'auto-suggestion, de l'idée fixe, c'est d'accaparer, à toute heure et en tout lieu, l'esprit, l'intelligence, l'âme entière du sujet qui la subit.

Suzanne ne subit, en aucune manière, cette obsession.

Evidemment, on ne peut pas dire qu'en dehors des moments où elle est, pour ainsi dire, saisie par l'extase, elle ne pense pas à Jeanne d'Arc. Elle y pense, mais elle n'y pense pas avec une intensité particulière, avec cette acuité maladive, cette vivacité imaginative, que le moindre ébranlement tourne en hallucination.

Suzanne, telle qu'elle apparaît dans les récits que vous avez lus, est une gamine, comme toutes les gamines de son âge. Elle n'est pas portée à la rêverie, et sa sensibilité, si elle est très éveillée, n'est certainement pas anormale.

Rien ne semble donc l'incliner à l'auto-suggestion.

Mais il y a l'hétéro-suggestion.

Et voici le raisonnement que j'ai entendu faire : « Suzanne ne se suggestionne pas ; mais on la suggestionne. Elle est un sujet facilement hypnotisable. Il n'est pas douteux qu'elle obéit à l'espèce de fascination qu'exerce sur elle sa grand'mère. Cette grand'mère, personne mystique, originale, à l'imagination un peu exacerbée, est hantée par les prophéties qu'elle a lues. Ces prophéties annonçant que Jeanne d'Arc apparaîtrait au moment de sa béatification, elle s'est mis dans la tête que les apparitions prédites auraient lieu dans le village qu'elle habite, où le souvenir de la Pucelle est encore si vivace. Peu à peu, l'idée se précisant et s'imposant davantage à son cerveau exalté, elle s'est persuadée que Jeanne d'Arc se montrerait dans son propre jardin. De là, à supposer, avec cette facilité qu'ont ces sortes d'imaginatifs, à croire que l'au-delà s'intéresse spécialement à eux, qu'elle-même ou que quelqu'un de sa famille bénéficierait de la faveur de ces apparitions, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Et c'est ainsi que Mme Osselin, s'étant progressivement convaincue, suggestionna à son tour, sans le vouloir peut-être, sa petite-fille, et provoqua chez l'enfant des crises d'hallucination. »

Le raisonnement a l'air de se tenir, mais il faut voir !

D'abord, est-il exact que Suzanne soit un sujet hypnotisable ?

Jusqu'à présent, nous n'avons vu aucun rapport médical qui nous permette de considérer le fait comme acquis. Mais on peut l'admettre. Il est vraisemblable. Nombre de personnes, à qui on ne soupçonnait pas cette faculté et qui s'en croyaient elles-mêmes tout à fait dénuées, se révèlent chaque jour excellents sujets hypnotiques. Vous avez sans doute assisté, comme tout le monde, à ces expériences qu'un expérimentateur un peu entraîné est toujours assuré de réussir dans le premier salon venu. Au moyen de quelques passes, ou même sans passes, par le seul magnétisme du regard, il se rend absolument maître de la volonté et de l'intelligence de l'une ou de plusieurs des personnes présentes. Il est rare, en effet, que, sur une vingtaine d'assistants, il n'y en ait pas toujours, selon la puissance de l'hypnotiseur, deux, trois, quatre, quelquefois davantage, qui, plus ou moins rapidement, subissent son ascendant.

Il fait aller, venir, ces personnes à son gré. Il leur fait boire de l'eau, et elles déclarent boire du champagne. Il leur commande d'oublier leur nom, et elles ne peuvent, en effet, s'en souvenir. Il leur ordonne de se mettre à genoux, de prendre une attitude de prière, de voir les saints, Dieu ou la Vierge, et — avec des nuances, dans les poses, révélatrices de leur caractère et de leur tempérament respectifs — elles tombent en extase et croient contempler le paradis.

Uu bon hypnotiseur peut même réussir avec nombre de ces personnes impressionnables des expériences plus curieuses encore.

Un de mes amis, par exemple, s'est amusé un jour à suggérer, dans le sommeil hypnotique, à une dame qui avait fait un testament en faveur de l'Assistance publique, de lui léguer à lui-même toute sa fortune. A quelques jours de là, à l'heure fixée, la dame retomba d'elle-même en état d'hypnose, et rédigea un nouveau testament, qu'elle envoya, comme cela lui avait été prescrit, au trop hardi expérimentateur.

Celui ci, un peu effrayé et honteux lui-même du succès d'un tel amusement, rapporta aussitôt le précieux écrit à la dame qui n'en avait pas gardé le moindre souvenir et qui, vous n'en doutez pas, resta stupéfaite en lisant le document, et en reconnaissant son écriture !

Il n'est pas du tout incroyable que la petite

Suzanne, que l'hérédité peut prédisposer à de tels phénomènes, soit un de ces sujets.

Mais est-il aussi vraisemblable que Mme Osselin soit un de ces hypnotiseurs ?

Je crois que, comme dit l'autre, poser la question, c'est la résoudre.

Quelqu'un voudrait-il, en effet, soutenir sérieusement que Mme Osselin endort Suzanne et lui suggère d'accomplir à des échéances qu'elle fixe elle-même — tous les vendredis à trois heures ! — le geste d'aller devant l'orme du jardin et de s'y prosterner ? Que dis-je ! Ce serait, non seulement un acte mécanique que Mme Osselin suggérerait à Suzanne, mais encore une double sensation, une image visuelle et une image auditive, la sensation d'une apparition qui parlerait...

Je ne pense pas, encore une fois, que quelqu'un veuille prétendre que les choses se passent ainsi. Si ce quelqu'un pourtant existe, je discuterai bien volontiers.

Ici, le monsieur, qui en tient pour un phénomène d'hétéro-suggestion, m'interrompt et me dit :

« — Vous poussez mon raisonnement à l'absurde. Je n'ai jamais dit que Mme Osselin influençât Suzanne dans les formes et par les procédés des hypnotiseurs. Je n'ai même pas dit que sa volonté fût pour quelque chose dans le phénomène. Je n'ai pensé qu'à une sorte de suggestion *par contagion...* »

Soit ! Mais alors, cela soulève deux nouvelles questions :

1° La suggestion par contagion est-elle un phénomène connu ? Et opère-t-elle comme on le suppose ? Je veux dire : le phénomène peut-il, en passant d'un sujet dans l'autre, s'amplifier et changer de caractère ? Ou, en d'autres termes : ce qui n'est qu'une idée fixe, une obsession pour le premier sujet, peut-il devenir, pour le second, une image objectivée, une véritable hallucination ?

2° Mme Osselin est-elle vraiment, au point de vue psychologique et même physiologique, la personne que cette hypothèse d'une suggestion par contagion nécessite ?

Il est probable qu'il nous sera assez aisé de répondre à ces deux questions, dont la seconde est délicate, mais que je supplie l'intéressée de ne pas trouver indiscrète.

On comprendra, toutefois, que nous ne puissions le faire en connaissance de cause, que lorsque nous aurons pu assister à l'une des extases de la petite Suzanne et causer avec Mme Osselin...

GASTON MERY.

LA PRESSE et la « Petite Voyante »

La presse, celle de la région de Compiègne surtout, continue à s'occuper des « visions » de Suzanne Bertin.

Puisque nous avons déjà reproduit les articles que nos confrères parisiens ont consacrés à ces visions, pourquoi ne reproduirions-nous pas aussi certains de ceux que les récits de Suzanne ont inspirés à la presse locale ?

A vrai dire, nos confrères de l'Oise se sont, en la circonstance, montrés infiniment moins affables que nos confrères parisiens. Alors que ces derniers se sont toujours, comme on l'a vu, bornés à enregistrer des déclarations et à émettre, deci-delà, quelques doutes, à peine discernables, sur l'authenticité des phénomènes et la sincérité de la « Voyante » et de sa famille, les premiers ont, sans aucune espèce d'hésitation, « mis les pieds dans le plat ». Pour eux, Suzanne et ses grands-parents ne peuvent être que des farceurs ou des fous. Ils n'ont pas même, un seul instant, envisagé l'hypothèse d'une hallucination, ni celle d'une suggestion, ni celle d'une auto-suggestion. Non : Jeanne d'Arc, selon eux, *ne peut pas* apparaître ; donc, ceux qui prétendent la voir et l'entendre sont des menteurs, à moins toutefois qu'ils ne soient des « loufoques ».

La question étant ainsi circonscrite, on peut écrire des articles de haute fantaisie, très amusants, très « rosses », et qui dérident le public. On insinue ceci, on insinue cela ; on accuse enfin, un peu à tort et à raison — à tort surtout, car on prend rarement la peine de se renseigner avec exactitude..... On dit, par exemple, comme le *Petit Valois*, que le curé d'Orrouy a lui-même « monté le bateau » et seriné à l'enfant la leçon qu'elle récite ; c'est à ce point ridicule qu'on est obligé, quand on est de bonne foi, de démentir la chose dans le plus prochain numéro (et c'est d'ailleurs ce qu'a fait le *Petit Valois*) ; mais enfin, pendant huit jours, les anticléricaux de l'endroit ont dit : « Tiens, tiens !... » et quelques-uns des autres : « Eh... eh !... » On s'expose à avancer bien des inexactitudes quand on parle, qu'on insinue et qu'on accuse à la légère...

Voyons donc, rapidement, quelles sont les insinuations et les accusations de la presse de l'Oise, qui mène aujourd'hui, contre Suzanne et ses grands-parents, une campagne en tous points semblable à celles qui furent conduites contre Bernadette, contre les visionnaires de Tilly, et généralement contre toutes les voyantes. Car l'Histoire est un éternel recommencement...

La lecture de deux seuls journaux : le *Petit Valois*, déjà nommé, et la *Gazette de l'Oise*, suffira à nous renseigner sur le ton de la campagne.

Dans le premier, outre l'accusation concernant M. l'abbé Sinot, et qui, comme je l'ai dit, a été loyalement retirée par notre confrère, on lit des récits fantastiques et vaudevillesques. Je détache celui-ci pour votre régal :

Il y a quelque temps, sous prétexte de vols de volailles et autres objets (*sic*), elle (Mme Osselin) mettait les abords de sa maison en état de défense avec des herses, fils de fer et autres engins, et condamnait son mari — un brave homme un peu faible — à de longues factions nocturnes le fusil chargé.

Le peintre de ce tableau — vraiment délicieux — est un excellent humoriste. Mais je le soupçonne — et je crois avoir quelques raisons de le faire — d'être un historien fort infidèle... Il ne manque toutefois pas de vigueur, car, dans un seul de ses articles, je relève ces épithètes (adressées à Mme Osselin) : « détraquée, vieille déséquilibrée, vieille détraquée, mégère, etc. » L'auteur parle également des « élucubrations » de la « femme Osselin », qu'il dépeint en ces termes :

« Au physique, ses lèvres pincées et son œil dur et fuyant semblent justifier la réputation qui l'entoure. Dès qu'on lui adresse la parole, on aperçoit la simulatrice pour qui l'art de mentir n'a pas de secret....» etc., etc.

Je ne crains pas de dire que ce portrait me semble plutôt chargé.....

Dans le même journal est insérée une chanson, qui ne compte pas moins de cinq couplets, lesquels sont accompagnés de cinq refrains. Je ne résiste pas au plaisir de vous communiquer quelques-uns de ces « vers » de circonstance :

CINQUIÈME COUPLET :

Sérieuse alors, l'enfant reprit :
« Jeanne, j'ai peur que ma mémoire
Laisse filer de parti pris,
Tous ces beaux contes de l'histoire.
De t'enfuir, faut pas te hâter,
J'oublierais la leçon entière,
Va t'en la redire à grand'mère,
Qui pourra me la répéter. »

REFRAIN

Et puis, je le dis, sans mystère,
Il me semble, si j'ai compris,
Qu'une voyante vaut son prix (*bis*)
Va t'arranger avec grand'mère. »

Cela se chante sur l'air bien connu de : *C'est un oiseau qui vient de France.*

La *Gazette de l'Oise*, elle, vient de publier un article que je veux reproduire en entier, titre compris. Il en vaut la peine. Jugez en :

UNE FUMISTERIE

LES APPARITIONS D'ORROUY

Dans ce charmant pays, propice aux pèlerinages, une famille tente d'exploiter, comme bien d'autres d'ailleurs, le culte religieux de Jeanne d'Arc.

AU PAYS DE LA VOYANTE

Orrouy, 20 juin.

Un de nos confrères parisiens a reparlé ces jours-ci des apparitions de Jeanne d'Arc aux yeux de la jeune Suzanne Bertin. J'ai voulu, moi aussi, « y aller de mon voyage ».

Par un temps superbe, je débarquais donc aujourd'hui dimanche à la gare d'Orrouy-Glaignes. Au milieu de la splendeur du paysage, auquel le cours d'eau l'Automne, dans lequel baignent de superbes iris jaunes, donne à peine un peu de fraîcheur, je m'acheminai vers Orrouy même.

« La voyante, s. v. p. ? » demandai-je à l'une des commerçantes chez qui l'horaire de la *Gazette de l'Oise* orne les murs de la salle de café.

« Tout droit, monsieur, en suivant les fils électriques, à votre gauche, au-delà du château ! »

Bientôt m'apparaît l'huis clos du grand-père de la voyante, M. Osselin. « Toc, toc », je fais résonner l'anneau de fer sur la grande porte en bois, l'huis s'entr'ouvre et le grand-père, à la barbiche blanche en pointe, l'air d'un fin matois, apparaît.

CHEZ M. OSSELIN, LE GRAND-PÈRE

J'expose l'objet de ma visite, il me dit que la petite Suzanne n'est justement pas là ; elle est partie à Champlieu, et à sa recherche vient de filer un représentant de cinématographe, arrivé de Compiègne, et qui, après avoir pris l'orme désormais célèbre, tient à photographier la jeune héroïne — pas Jeanne d'Arc, bien entendu.

Pas très communicatif au premier abord, le grand-père, me voyant décidé tout de même à l'interroger, me fait entrer dans sa cour et l'on s'asseoit à l'ombre, ce qui, par cette chaleur, est fort appréciable.

A mes questions, voici ce qu'en substance m'a raconté M. Osselin :

« Suzanne a dix ans, voilà neuf ans qu'elle est avec nous ; son père a fait beaucoup de dessins ; il habite Paris et la fillette, sous ce rapport, tient de lui. Elle va à l'école et ce n'est que depuis le 14 juillet qu'elle a vu Jeanne d'Arc. »

— Et vous, l'avez-vous vue ?

— Non, mais un jeune prêtre de Paris, qui a été près de l'orme avec Suzanne, l'a vue. Seulement, je ne puis vous dire son nom et il n'en a pas encore parlé, de crainte d'avoir des histoires avec ses supérieurs.

— Votre petite-fille a vu souvent la Pucelle ?

— Vingt-cinq ou trente fois peut-être ! Vous savez, elle ne me le dit pas toujours ! Peut-être l'a-t-elle encore vue hier. Il y a quelque temps je l'ai aperçue dans notre jardin, près de l'orme, mettant la main au-dessus de ses yeux et regardant en l'air : c'était Jeanne d'Arc qui lui parlait.

— Et vous voyez beaucoup de monde ?

— Oh oui, seulement on ne les reçoit pas tous ; il est venu plusieurs curés et même un qui m'a dit : « Vous pouvez m'appeler mon père ». J'ai vu sur sa carte qu'il y avait « monseigneur ».

— Ah ! vraiment, mais monseigneur qui ?

Hélas, quand on veut lui tirer un nom, le vieillard devient muet; il semble qu'il soit d'un beau pays, dont je m'honore d'être, la Normandie.

— Voyons, c'était peut-être l'évêque de Beauvais ?

— Non, il n'est pas encore venu, ça m'étonne ; le maire non plus n'a pas l'air d'y attacher d'importance ; cependant il vient des grands personnages, des duchesses (mazette !)

« La semaine dernière, Jeanne d'Arc a montré à Suzanne de grands trous en lui annonçant un tremblement de terre, et l'enfant ne voulait même plus aller au jardin, à l'endroit où étaient ces trous.

UNE VISITE A L'ORME

Une visite à l'orme s'imposait ; de la meilleure grâce du monde, du reste, M. Osselin me fit traverser sa charreterie, puis un jardin potager, et par une sente en montée j'arrivai à un second et vaste jardin où se dresse l'arbre désormais fameux. J'ai attendu... sous l'orme ! Et vous n'avez rien vu, n'est ce pas, me dites-vous, lecteurs ?

Erreur, profonde erreur, Jeanne d'Arc m'est apparue, bannière en mains... sous la forme d'une statuette blanche, que le grand-père m'a dit être en écume (hum) et placée dans une petite niche sur l'arbre. Au-dessous, seconde niche contenant un vase de porcelaine où la petite Suzanne, en hommage, met de grandes pâquerettes blanches ; au pied de l'arbre, des bouquets de trèfle blanc et rouge voisinent avec des rameaux de buis. Enfin, au-dessus de la statuette sont accrochés des bouquets de fleurs en celluloïd.

Le grand-père soulève deux larges pierres, et me montre des ossements. « Jeanne d'Arc, ajoute-t-il, en commentaire, a dit à ma petite-fille : « J'ai livré un combat ici, dans ce jardin, plusieurs de mes hommes sont morts là ! »

Ces ossements, donc, seraient des gens d'armes de Jehanne la bonne Lorraine ; le grand-père me dit encore qu'ils ont été découverts tout près de l'orme, sous un lilas qu'il me montre. N'approfondissons pas !

Mais si, mais si, confrère, il convient d'approfondir ! J'ignore, comme vous, si les ossements dont vous parlez (j'en ai, je l'ai dit, vu quelques-uns), sont ceux des soldats de Jeanne d'Arc. Mais je voudrais bien être fixé à cet égard. Pourquoi cela vous indiffère-t-il ? Ne croyez-vous pas que, s'il pouvait être démontré que les soldats inhumés à Orrouy, après le combat livré par Jeanne d'Arc aux Anglais, dorment leur dernier sommeil précisément au pied de l'orme des apparitions — ou des soi-disant apparitions si vous préférez — ne croyez-vous pas, dis-je, que l'affaire, dans ce cas, se présenterait immédiatement sous un jour tout nouveau ; qu'il y aurait là, pour le moins, une coïncidence peu banale ?

Poursuivons notre citation :

Il paraît qu'au moment où Suzanne entend la voix de Jehanne, qui, elle aussi, entendit des voix, elle reste comme clouée au sol, sans pouvoir s'en détacher, mais la fillette ne comprend pas tout, car elle est trop jeune !

Frémissez républicains, mes frères, Jeanne a annoncé « qu'il va y avoir bientôt un roi et que l'Eglise serait heureuse ».

Elle a dit aussi « qu'il y aurait bientôt une grande guerre ».

Enfin Jehanne a averti la jeune Suzanne : qu'elle aurait une mission à remplir, qu'il faudrait qu'elle s'élance la première en disant : « A nous, la victoire ! »

Pour terminer, le grand'père m'annonce qu'une dame de Paris viendra sous peu à Orrouy, avec une duchesse, voir Suzanne, car cette dame a prédit, il y a quelques années, qu'une enfant verrait Jeanne d'Arc.

Jusqu'à présent — et le ton goguenard de son article mis à part — rien de bien étonnant, en somme, dans le récit du confrère de la *Gazette de l'Oise*. Les choses, maintenant, vont prendre une autre tournure :

LE SOUTERRAIN DE M. OSSELIN

Le grand-père finalement me déclare qu'il a fait ouvrir un souterrain à Champlieu, dans une maison de chaume lui appartenant. On y voit un corps humain où le nez est remplacé par un bec (étrange ! de plus en plus étrange !) et une espèce de tête de crocodile ; il m'engage vivement à y aller car les journaux en ont déjà parlé et... ça coûte 2 fr. d'entrée !

M. Osselin m'avait, à moi aussi, parlé de son souterrain de Champlieu. Mais il ne m'avait pas soufflé mot du corps humain « où le nez est remplacé par un bec », curiosité évidemment étrange, comme le fait remarquer mon confrère. Seulement, ce dernier est-il bien sûr d'avoir parfaitement saisi et interprété les propos du grand-père de Suzanne? Le « corps humain » dont il décrit la singulière physionomie me paraît se confondre avec la statue, grossière et antique, dont m'entretint M. Osselin, et qui, si mes souvenirs ne me trahissent pas, aurait été trouvée lors des fouilles effectuées dans le souterrain. La difformité que signale mon confrère serait alors, il faut en convenir, beaucoup moins horrifiante...

Le rédacteur de la *Gazette de l'Oise* continue :

Tandis que le vieux matois par un chemin raccourci me

conduit vers Champlieu, je songe à une chose. On reçoit parfois des lettres banales, dont le post-scriptum d'une ligne seul nous éclaire sur le but de la missive.

Eh bien, il m'a semblé, j'ai peut-être tort, que ce « ça coûte deux francs », est le post-scriptum moral, le but de toute cette histoire d'apparitions.

Que vaut au juste cette accusation ? Je n'en sais rien. Mais je crois que, avant de la lancer, mon confrère aurait peut-être bien fait de se renseigner auprès des personnes qui, jusqu'à ce jour, ont rendu visite à Suzanne. J'ai entendu dire que Mme Osselin, malgré les offres pressantes que lui ont faites ces visiteurs, n'a jamais consenti à accepter, pour le dérangement qu'ils lui occasionnaient, la moindre rétribution en argent. Alors ?... Serais-je mal informé?

J'avoue, poursuit le reporter de la *Gazette de l'Oise*, que je n'ai pas eu un instant la pensée de payer deux francs pour visiter le fameux souterrain devant lequel je suis cependant passé. Je me suis borné à pousser jusqu'aux ruines de Champlieu où, sous l'aimable conduite du jovial gardien Breton, j'ai parcouru les bois, le temple, le théâtre et les ruines de l'église fort intéressantes à visiter.

Ces ruines sont visible stous les jours, de une heure à cinq heures, cela vaut mieux que l'orme et le souterrain mystérieux.

Dans un coin, un âne gris, joli comme tout, tondant le pré. Cet âne a son histoire : « Papillon » tel est son nom, il y a trois ans, au cours de la représentation de la Comédie-Française, dans ces ruines de Champlieu, eut l'honneur de porter sur son dos le regretté Coquelin cadet, qui vint déclamer des vers.

Ce souvenir, le gardien Breton, qui ce jour-là aida Coquelin cadet à s'habiller, l'évoquait cette après-midi mélancoliquement : Ah ! ce qu'on devrait faire vraiment c'est, chaque année, des représentations de la Comédie-Française ou de l'Odéon à Champlieu. Ce serait une excellente chose pour la région.

CE QU'ON DIT DANS LE PAYS

Mais revenons aux apparitions de Jeanne d'Arc. En redescendant à Orrouy, j'ai fait une petite enquête dans le pays.

Hélas, trois fois hélas, tous les gens du pays sont unanimes : « Tout ça c'est des bêtises ». Ces gens-là sont des malins qui ont trouvé le bon truc pour faire marcher les gogos; cependant il y a des gens bien pensants qui croient fermement que c'est arrivé et ne comprennent point que « ces paysans d'Orrouy (*sic*) ne veulent pas y croire ».

« La grand'mère a toujours des idées de grandeur, nous dit-on aussi, elle est née à Fourmies, mais est d'origine belge et a une tante très riche au pays de Léopold. Au fond, ils ont, les grands-parents, appris cette leçon à la gosse comme on lui apprend son catéchisme, et leur but, c'est d'abord de gagner de l'argent par les visiteurs qui viennent nombreux, et ensuite de tenter de trouver un acquéreur pour leur maison et jardin qu'on achèterait un bon prix eu égard à ces apparitions et au fameux orme ».

On nous a dit bien d'autres choses encore, mais nous ne pouvons les répéter.

Et à nous donc, nous en a-t-il été rapporté de ces histoires, que le mystérieux et insaisissable « On » colporte partout, bien que nul ne le puisse rencontrer en aucun coin du pays !

Et, dit en terminant mon confrère, tandis que la fanfare du pays lance aux échos ses plus joyeux flonflons, que les pompiers reviennent de leur réunion annuelle, que les archers s'exercent au noble jeu de l'arc, je gagne l'excellent restaurant de la Baraque, tout en songeant, tandis que la bonne odeur des foins me monte aux narines et que le soir tombe.

Et je songe que si l'on veut faire une belle excursion c'est le moment d'aller à Orrouy et Champlieu, mais que si l'on veut y venir pour les apparitions de Jeanne d'Arc, il serait urgent d'attendre... la saison des poires !

Nous n'attendrons certainement pas si longtemps pour retourner à Orrouy, car les accusations de « On » sont vraiment un peu trop imprécises pour nous déterminer à nous abstenir. Plutôt que de croire tout de go ce que cet invisible colporte, en bien ou en mal, sur le compte de celui-ci ou de celui-là, nous préférons y aller voir, et réunir les documents et les témoignages qui nous permettront de nous faire, sur le « cas » de Suzanne Bertin, une opinion raisonnée — et raisonnable.

GEORGES MEUNIER.

AUTOUR DE TILLY

Nous avons reçu la lettre suivante que nous donnons sous toutes réserves, car la personne qui nous l'envoie entend garder l'incognito :

Monsieur Gaston Mery,

Puisque « Un Passant » s'intéresse aux faits de Tilly, que ne nous parle-t-il de la dernière apparition de Jeanne d'Arc? Il en eût pu faire un article qui aurait intéressé vos lecteurs.

Lors de ses dernières visions en 1899, il fut dit à Marie Martel qu'elle reverrait encore une fois Jeanne d'Arc, mais seulement après qu'elle aurait été béatifiée. Et, en effet, depuis dix ans, elle ne la revit plus.

Le 18 avril dernier, jour de la béatification de Jeanne d'Arc à Rome, plusieurs se figurèrent que Marie Martel aurait la vision annoncée il y a dix ans, et une soixantaine de personnes environ se trouvèrent au Champ lorsqu'elle y alla, comme chaque jour, dire son Rosaire. Mais la bienheureuse Jeanne d'Arc n'apparut pas ! Au reste, Marie Martel, tout en espérant la revoir, disait hautement qu'elle ignorait absolument QUAND elle la reverrait !

Le lundi des Rogations, 17 mai, TRENTIÈME JOUR après la béatification, Marie Martel disant comme d'habitude

son Rosaire au Champ, la bienheureuse Jeanne d'Arc se fit voir à elle.

Elle la contempla, à trois reprises différentes, pendant près d'une heure; elle la revoyait, telle que jadis, en guerrière, mais cette fois, elle portait une couronne d'épis de blé avec, au milieu, un lys épanoui (1) surmonté d'un bouton non ouvert.

Il lui fut dit et répété un certain nombre de fois de *prier pour la France qui est en danger*. Avant de disparaître, la bienheureuse Jeanne d'Arc articula les paroles suivantes d'un ton bref et ferme : « Je réapparaîtrai ».

Ces mots font souvenir qu'il fut dit jadis à la voyante que Jeanne d'Arc réapparaîtrait un jour dans plusieurs endroits où elle passa de son vivant; car on ne peut guère supposer qu'ils s'appliquent à la voyante puisqu'elle devait la revoir UNE FOIS. C'est d'ailleurs aussi son propre avis.

Tel est le récit fait par elle-même et par les personnes qui l'entouraient alors.

Recevez, Monsieur Gaston Mery, l'assurance de mes sentiments de considération. UMBRA.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *La Main d'ombre.*

A propos du curieux *Chapelet de Corail*, du Dr Wylm, nous nous demandions si le roman n'allait pas trouver une voie nouvelle dans le merveilleux à demi-scientifique dont notre époque est si curieuse. Le roman psychique succéderait au roman policier, et ce seraient les mystères de l'au-delà que scruteraient de nouveaux Sherlock Holmès.

Les phénomènes supra-naturels ou préter-naturels que l'on étudie aujourd'hui avec tant de complaisance peuvent-ils entrer dans la trame d'une œuvre d'imagination et en augmenter l'attrait? Ce n'est pas une tentative neuve. Balzac l'a osée avec *Séraphitus-Séraphita*, avec la *Peau de chagrin*, et, sur le terrain plus modeste du somnambulisme, avec *Ursule Mirouet*. Péladan, dans son *Vice Suprême* et dans toutes ces profondes « Etudes passionnelles de décadence » où l'on a tant puisé depuis, fait intervenir constamment la magie. Et pour citer un exemple plus familier, le merveilleux ne nuit pas à l'intérêt de l'intrigue dans le *Joseph Balsamo* de Dumas père, l'un des plus amusants romans-feuilletons qu'il ait écrits.

L'écueil, pourtant, c'est que mettre en jeu des forces inconnues, mettre en scène des personnages investis de pouvoirs supra-humains, c'est risquer de supprimer l'incertitude, l'anxiété, bref l'intérêt que vos combinaisons romanesques ont pour but d'exciter. Les hommes ne s'intéressent guère qu'à qui leur ressemble. Des personnages hors nature par leur lucidité, leur sagesse ou leurs mystérieux pouvoirs nous déconcertent ; et comme ils disposent de moyens supérieurs pour échapper aux périls, dénouer les conflits et diriger les intrigues humaines, leur rôle dans ces conflits et dans ces périls cesse d'être pathétique.

Oui, c'est un écueil, mais cet écueil peut assurément être évité. Le merveilleux n'a pas nui au succès des fables milésiennes (pour ne pas remonter plus haut !) ni à celui des romans de chevalerie, pas plus que les enchantements d'Ismène et d'Armide ne refroidirent les lecteurs du Tasse. L'Arioste a passionné l'Italie et toute l'Europe lettrée avec son *Roland furieux* plein de mages et d'enchanteurs. Le cardinal d'Este fut le seul à lui demander : « *Dove, diavolo, messer Ludovico, avete pigliato tante coglionerie ?* Où diable, messire Louis, avez-vous pris tant de sottises ? » Et encore, c'est parce que le cardinal était de mauvaise humeur contre le poète, qui ne voulait pas l'accompagner en Hongrie. D'ailleurs, il ne s'agit pas de revenir aux contes bleus, encore que ce vieux siècle un peu tombé en enfance dût retrouver, peut-être, pour eux une âme crédule de petit enfant : il s'agit d'introduire, d'une main prudente, avec les phénomènes qui ne s'expliquent pas par l'influence de la matière, un peu de merveilleux observé dans la platitude du roman contemrain.

***

C'est ce que vient de faire avec beaucoup d'art et de bonheur un de nos meilleurs romanciers, M. Pierre Maël, dans la *Main d'ombre.*

L'héroïne est une pure et charmante jeune fille, qui vit sous la protection d'un austère vieillard, Magos, mage comme son nom déjà l'indique. Elle le croit son père, mais il n'est que son oncle. Son père, chimiste génial, avait découvert le merveilleux secret de la fabrication des gemmes, dont se vanta Lemoine. Mais son associé cupide l'assassina, pour bénéficier seul du secret. L'enfant, — l'orpheline, car sa mère mourut de douleur, — n'a rien su de ce drame affreux. Et elle rencontre aujourd'hui un richissime financier italien, le baron d'Arona, qui éblouit Paris de son luxe et poursuit la pure jeune fille d'un regard enflammé de mauvais désirs. Or, ce baron multimillionnaire n'est autre (vous l'aviez deviné, peut-être?) que l'assassin du père de Sibylle, l'infâme juif Tenkros.

Mais autour de l'enfant glissent, veillent des formes mystérieuses, fantômes de lumière ou d'ombre venus de cet au-delà dont l'auteur excelle à nous donner le frisson ; dans une séance d'occultisme, une main pâle émerge des ténèbres et vient saisir à la gorge le banquier pantelant, qu'on a peine à ranimer. Dans la forêt

(1) Non pas la fleur de lys héraldique.

bretonne où Tenkros va rejoindre Sibylle, une forme s'élève du sol, blanche, impalpable, précise, vision d'un monde où la substance cesse d'être pesante, et met en fuite le criminel épouvanté. Et près du baron, dans son hôtel somptueux, se manifeste souvent une terrifiante influence. Une ombre localisée, déterminée, comme si des particules d'air se condensaient, se meut autour de lui. La sensation d'un souffle — l'*Aura* prémonitrice des visionnaires, que perçoivent, dit on, les épileptiques, les victimes du « haut-mal » en qui les païens épouvantés croyaient reconnaître le passage d'un « dieu », — un souffle lui hérisse le poil. Mais ses mains étendues ne rencontrent aucun obstacle ; elles éprouvent seulement ce froid étrange, dont nul froid humain ne donne l'équivalence... Et la présence invisible l'enveloppe de son impalpable trame.

Magos lui-même est pour sa chère fille adoptive une défense qui suffirait. Non moins mage que son frère assassiné, il a découvert comme lui le secret d'isoler la lumière génératrice, ce qui est le grand œuvre, et de solidifier cette lumière. c'est-à-dire de faire des diamants. Il l'explique à son disciple :

... Gérard, la création matérielle est un composé progressif — le mot doit être pris au sens d'une plus grande compréhension — un épaississement, si vous préférez, de la substance primitive. La création commence par le chaos, par ce que l'on pourrait appeler le *premier état* de l'être à sa sortie du néant. Tout est en puissance dans ce chaos ; rien n'y existe encore de ce qui va former le monde. Est-ce l'état atomique premier? Nul ne le sait, car le ciel et la terre ne sont pas encore séparés l'un de l'autre. Mais « l'Esprit de Dieu » couve ce chaos comme la poule couve l'œuf, et voici que cet œuf géant se trouve formé, que la coque devient le ciel et le vitellus la terre. Et, au centre de ce vitellus, baigné dans sept dixièmes de mer, la vie germe. Et pour l'épanouir, pour la manifester, Dieu prononce la parole informatrice : « *Iehi ôr,* Lumière soit ». Elle pénètre tout, se mêle à tout. Il n'est si obscure matière qui n'en détienne sa part. Qu'est-ce que ce radium dont la découverte a fait tressaillir les savants? Un métal encore inconnu, un composant de la terre appelé « pechblende », dont il pèse le trente-huit millième, plus simple que le baryum, plus actif que l'urane, et ce métal, pourtant presque réduit à l'état moléculaire, n'est qu'un corps dont l'âme, pressentie par la science, est la lumière.

« Montez les degrés, Gérard, et vous constatez que la lumière croît en intensité à mesure que diminue la densité de la matière. L'or, c'est de la lumière solidifiée sans transparence, le diamant de la lumière solidifiée mais translucide. En sorte que, d'échelon en échelon, l'homme peut atteindre un état de la matière où la proportion soit en faveur de la lumière, un alliage tel que la matière ne soit plus qu'une pellicule, une enveloppe fragile de la lumière. Audelà, c'est la lumière pure dont votre œil de chair ne saurait soutenir l'éclat.

« Magos s'interrompit. Sa tête s'inclina, tandis que ses mains s'unissaient en un geste d'adoration ».

Comme on le voit, le mage qui profère ce beau verbe est chrétien. Aussi dédaigne-t-il de profiter de son pouvoir pour le lucre ou pour la vengeance. Et si vous êtes curieux de savoir ce qu'il advient de la tête blonde et de l'oraculaire tête chauve, du bandit mondain et du coffret aux gemmes miraculeuses, lisez ce roman si émouvant et si curieux, qui peut être mis dans toutes les mains. Vous y admirerez la hauteur de pensée et la maîtrise littéraire par lesquelles M. Pierre Maël se distingue de plus en plus de la plupart de ses confrères.

George Malet.

Pluie de pierres à Casablanca

M. Montt, qui fut premier alcade, habitait avec sa femme une propriété voisine de Casablanca (Chili). Ils prirent tout dernièrement à leur service une fillette de 13 ans, Ema Anazco, au sujet de laquelle couraient des bruits assez mystérieux auxquels ils n'ajoutèrent pas foi tout d'abord.

Au bout de quelques jours commença à tomber dans le patio de la maison une véritable pluie de pierres, qui semblaient viser plus spécialement Mme Montt et la contusionnèrent plusieurs fois. Les voisins, aussi émus que M. et Mme Montt, firent des recherches et ne saisirent aucune cause. Il fut constaté que les pierres venaient de tous les points de l'horizon à la fois. On fit appel à la police, qui envoya l'adjudant Neira et des agents. Ils ne purent que constater les faits. Bientôt les pierres ne se bornèrent plus à tomber dans le patio, et pénétrèrent dans la maison, où elles brisèrent nombre d'objets en cristal et en porcelaine. Ces pierres étaient souvent d'un diamètre de plusieurs fois supérieur aux ouvertures par lesquelles elles auraient pu pénétrer. Elles ne suivaient pas une trajectoire directe, mais se déviaient sans cause et faisaient des zigzags, comme si elles avaient été animées, venant sur la table pendant les repas et rendant la vie impossible. Une servante prit une brique ainsi reçue ; elle l'enveloppa dans un linge et la suspendit à un des arbustes du patio. On vit alors cette brique agitée de mouvements violents jusqu'à ce que le lien qui l'attachait fût rompu, se jeter contre Mme Montt. Tous ces faits eurent de très nombreux témoins et ne prirent fin que lorsque la jeune Ema Anazco eût quitté le domicile de M. Montt.

Il paraît que cette fillette a une sœur plus jeune qu'elle et devant laquelle des phénomènes étranges se seraient également passés à Colliguay.

Voilà donc encore deux faits qui viennent à l'appui de la théorie de l'*Echo* sur les maisons « hantées ». Deux maisons « hantées », deux jeunes filles. Les jeunes filles quittent la maison, les phénomènes cessent aussitôt.

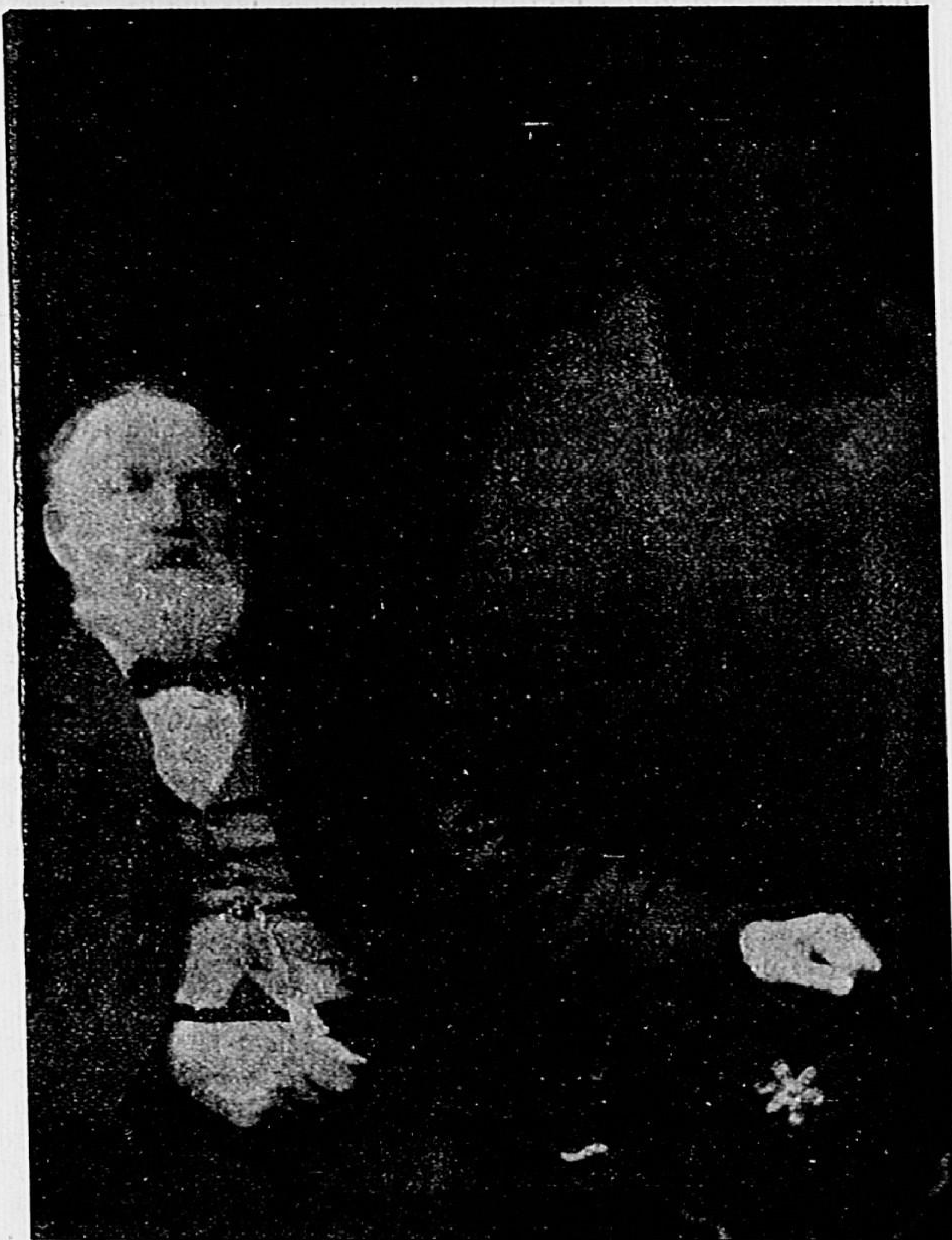
Ajoutons qu'une commission de la Société des Etudes Psychiques, de Valparaiso s'est transportée à Casablanca et va faire des démarches pour obtenir que la jeune Ema se mette à sa disposition, comme médium.

LES PHOTOGRAPHIES DE « FANTOMES »

L'Echo du Merveilleux, qui discute et combat les théories spirites, a néanmoins le devoir de tenir ses lecteurs au courant de toutes les expériences, spirites ou non, qui sont signalées ici ou là.

Aussi sommes-nous heureux de pouvoir, grâce à l'obligeance de notre excellent confrère, M. Demetrio de Toledo, directeur de la *Revista Internacional do Espiritualismo Scientifico*, reproduire aujourd'hui le fac-similé de plusieurs photographies de « fantômes », obtenues, l'une par M. Stead, les autres par un certain docteur Hansmann.

Pour ce qui concerne le premier de ces documents, on se souvient que nous avons publié, le 15 février dernier, un article où M. Stead faisait allusion à une photographie de l'« esprit » de Piet Botha. Rappelons que cette photographie fut, d'après M. Stead, obtenue dans les circonstances suivantes :



PIET BOTHA

Le photographe à qui sa médiumnité permet de photographier l'invisible est un artiste déjà vieux, sans instruction. Cette particularité l'empêche même dans certaines circonstances de s'occuper sérieusement de sa profession. Il est clairvoyant et ce que j'appellerai clairaudiant. Pendant la dernière guerre des Boers j'allai lui demander une séance, curieux de savoir ce qui allait se passer.

J'avais à peine pris place devant le vieux bonhomme qu'il me dit :

— J'ai eu une algarade l'autre jour. Un vieux Boer est venu dans mon atelier. Il avait un fusil et son regard farouche me causa une certaine frayeur. « Va-t-en, lui dis-je, je n'aime pas les armes à feu. » Et il s'en alla. Mais il est revenu et le revoilà. Il est rentré avec vous. Il n'est plus armé de son fusil et son regard n'a plus rien de farouche. Faut-il lui permettre de rester ?

— Certainement, répondis-je, vous croyez pouvoir le photographier ?

— Je ne sais pas, dit le vieux, j'essaierai.

— Je m'assis devant l'objectif et l'opérateur prit le point. Je ne pouvais rien voir, mais avant l'enlèvement de la plaque je demandai au photographe :

— Vous lui avez parlé, l'autre jour. Pouvez-vous lui parler encore maintenant ?

— Oui, il est toujours derrière vous.

— Vous répondra-t-il si vous l'interrogez ?

— Je ne sais pas, j'essaierai.

— Demandez-lui son nom.

Le photographe eut l'air d'adresser une question mentale et d'attendre la réponse. Puis il fit :

— Il dit qu'il s'appelle Piet Botha.

— Piet Botha ? objectai-je, avec un geste de doute. Je connais un Philippe, un Louis, un Christian, et je ne sais combien d'autres Botha, mais je n'ai jamais entendu parler de ce Piet.

— Il dit que c'est son nom, répliqua le vieux d'un air bourru.

Quand il développa la plaque, j'y vis debout, derrière moi, un grand gaillard hirsute qui pouvait être tout aussi

bien un Boer qu'un moujick. Je ne dis rien, mais attendis jusqu'à la fin de la guerre, et à l'arrivée du général Botha à Londres, je lui envoyai la photographie par l'intermédiaire de M. Fischer, maintenant premier ministre de l'Etat d'Orange. Le lendemain, M. Wessels, délégué d'un autre Etat, vint me voir.

Je lui rapportai exactement comment elle se trouvait en ma possession. Il hocha la tête :

— Je ne crois pas aux revenants, mais dites-moi sérieusement d'où vous vient ce portrait : cet homme-là n'a jamais connu William Stead. Cet homme-là n'a jamais mis le pied en Angleterre.

— Je vous ai déjà dit, repartis-je, comment je l'ai eue et vous pouvez ne pas me croire, mais pourquoi vous monter comme cela ?

— Parce que, dit-il, cet homme-là était un de mes parents. J'ai son portrait chez moi.

— Vraiment, m'écriai-je, est-il mort ?

— Il fut le premier commandant boer qui périt au siège de Kimberley... Petrus Botha, ajouta-t-il, mais nous l'appelions Piet pour abréger.

Une pareille photographie fait naître deux questions :

1° Au point de vue purement photographique, n'y aurait-il pas un truquage qui aurait échappé à la bonne foi de M. Stead ?

N'étant pas photographe, nous ne pouvons résoudre cette question. Nous nous bornons donc à la poser, laissant à ceux de nos lecteurs qui font de la photographie le soin de l'examiner et de la résoudre;

2° La photographie reproduit-elle réellement les traits de Piet Botha ?

Il nous semble assez difficile d'en juger... En effet, alors que M. Stead est parfaitement reconnaissable, sa physionomie se trouvant en pleine lumière, Piet Botha, étant dans la pénombre, est malaisément identifiable. On aperçoit bien un homme barbu. Mais peut-on réellement le reconnaître ? Cela nous semble douteux, bien que M. Stead, cependant, affirme, comme on l'a vu, que ce personnage a été parfaitement reconnu.



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

Pour ce qui est des photographies concernant l'impératrice Joséphine et Marie Stuart, nous les publions parce que les organes spirites — ceux d'Amérique principalement — font, depuis quelque temps, un certain bruit autour d'elles.

C'est un docteur, M. Hansmann, qui les aurait obtenues. Nous ne connaissons pas le docteur Hansmann. Nous savons simplement — ce sont les revues spirites qui nous l'ont appris — que c'est un Américain.

Parlant des photographies « spirites » en général et de celles que nous reproduisons en particulier, voici ce que dit cet expérimentateur :

« Le photographe doit être absolument calme pendant de telles expériences ; nos souhaits, même expressément formels, seront toujours lettre morte, comme si les désirs avaient éte d'avance écrits et placés sur le front ou à l'intérieur de l'appareil photographique. L'expérience d'un grand nombre d'années m'a enseigné ceci : des amis inattendus se montreront presque toujours, tandis que ceux les plus désirés auront rarement le pouvoir d'impressionner la plaque au début et même après des efforts fréquemment renouvelés.

A la première exposition de la plaque, l'impératrice Joséphine s'est révélée d'une façon magnifique, ainsi qu'on peut s'en rendre compte. Sa tête et la partie supérieure de son corps sont particulièrement nettes. L'épreuve ne laisse rien à désirer. La partie inférieure de l'apparition ne s'est

pas aussi bien matérialisée. Elle est restée transparente.

La deuxième expérience a donné Marie Stuart, reine d'Ecosse (mais de descendance française). Elle a voulu témoigner ainsi sa sympathie à un compatriote qui l'avait évoquée).

Curie, le docteur Mollé, Lamennais, le Grand Castor (chef indien), et certains autres « désincarnés », illustres ou simplement connus, se seraient également rendus chez le docteur Hansmann; mais ils auraient déclaré ne pouvoir se manifester au point d'être photographiés, le milieu étant trop nouveau pour eux.

M. Hansmann et M. Stead, dont nous n'avons aucune raison de suspecter la bonne foi, sont-ils, l'un et l'autre, bien sûrs de n'avoir pas été mystifiés ? Il serait très intéressant d'être fixé, d'une façon certaine, sur cette importante question, car si les photographies qu'ils ont obtenues étaient réellement sincères, elles constitueraient des documents vraiment extraordinaires...



MARIE STUART

A PROPOS
DE LA
MYSTIFICATION DE M. STEAD

Les idées de Nebo

« On ne peut contenter tout le monde et son père. » Notre mystérieux collaborateur Nebo n'est pas content. Notre dernier article sur M. Stead lui a déplu. Il nous envoie, à ce sujet, une note de verte réprimande. Cette note n'était évidemment pas destinée à la publicité. Je la reproduis cependant. J'ai encore assez de liberté d'esprit pour souffrir qu'on exprime, même dans mon journal, des opinions opposées aux miennes. J'en suis quitte pour les combattre. Voilà tout. Tant pis si on me trouve naïf de me laisser ainsi donner des verges ! On ne pourra toujours pas m'accuser de parti pris.

Voici la note de Nebo. Elle me paraît appeler quelques réflexions utiles.

L'article que vous avez publié sur M. Stead ne me paraît pas très heureux, au contraire. D'abord, le titre est entièrement faux, car M. Stead n'a été jusqu'à présent aucunement mystifié par les esprits — cela viendra peut-être, mais cela n'a aucunement eu lieu jusqu'à présent.

Loin de chercher à le blâmer ou à le tourner en ridicule, il est de toute évidence qu'il n'y a qu'à le louer de son courage et de son initiative. Ce n'est pas avec des négations continuelles qu'on arrive à quelque chose et vous pouvez voir que, depuis douze ans que l'*Echo* existe, vous n'avez pas fait avancer la question d'un iota.

Quelles que soient les causes des phénomènes spirites, les tentatives comme celles qu'il entreprend présentent un grand intérêt et peuvent hautement servir à obtenir des indications importantes. Il est extrêmement probable qu'il aura des résultats, et des résultats de valeur, si ses médiums sont honnêtes et ont des capacités — cela, quelles que soient les causes des phénomènes spirites.

Vous me paraissez considérer cela par le petit côté, celui du succès et du non succès des doctrines spirites. Il y en a un autre beaucoup plus général, qui réside dans l'existence des phénomènes eux-mêmes et des communications elles-mêmes, et qui domine de beaucoup le premier.

D'ailleurs, il faut bien se garder de confondre les spirites français, qui sont des espèces de rêveurs et d'illuminés, et les spirites anglais, qui sont tout à fait différents, qui ne croient en particulier ni à la réincarnation ni aux romans d'Allan Kardec, qui n'ont même aucune doctrine précise absolument arrêtée.

Je passe sur ce que Nebo pense de M. Stead et de son

bureau d'intercommunication des vivants avec les morts. C'est une affaire d'appréciation. Ce qu'ont dit et fait jusqu'à présent les « esprits » qui ont engagé M. Stead dans cette singulière expérience me paraît porter en soi tous les caractères de la mystification. Nebo est d'un avis contraire. L'événement, certainement, ne tardera pas à nous départager.

Ce que je retiens surtout de la petite diatribe de Nebo, c'est l'accusation que, depuis douze ans, l'*Echo* n'a pas fait avancer la question d'un iota. Si cela était vrai, Nebo pourrait s'adresser une partie du reproche à lui-même, car il est certainement — ce dont nous le remercions — un de nos collaborateurs les plus assidus. Mais de quelle question s'agit-il? Si je comprends bien la pensée de la note, il s'agit de l'objet même des études de M. Stead, des moyens d'entrer en communication avec les morts. Dans ce cas, Nebo a raison; nous n'avons pas fait avancer la question d'un iota. Mais cela n'est peut-être pas étonnant. Nous n'avons jamais tendu à ce but.

Le but de l'*Echo du Merveilleux*, nous l'avons dit cent fois, c'est d'observer, de décrire, de classer des faits, de les relier entre eux par des hypothèses, en un mot d'appliquer aux phénomènes, dits spirites, et à tous les phénomènes connexes, les méthodes modernes de la science expérimentale.

A ce point de vue, c'est se montrer injuste que de prétendre que l'*Echo*, en douze ans, n'a point abouti à des résultats. Même s'il n'eût réussi qu'à éclaircir des questions embrumées naguère encore par toutes sortes de superstitions, de préjugés et de parti pris, et à les rendre attrayantes pour le public qu'elles rebutaient, le mérite après tout serait déjà très honorable.

Notre revue a fait mieux. Elle n'a pas seulement débrouillé la donnée des problèmes; elle en a résolu quelques-uns. Elle touche à la solution de quelques autres. Ce n'est pas le lieu de rappeler ses états de service. Rappelons seulement ceux de Nebo, l'ingrat. N'est-ce pas lui qui, par ses études sur la corrélation des cycles astraux et des cycles historiques, nous a démontré la possibilité de prévoir certains cataclysmes humains, comme il est possible de prévoir certains cataclysmes physiques? Nebo a même fait plus que de nous démontrer, par ses raisonnements, cette possibilité. Comme cet autre qui prouvait le mouvement en marchant, il a prouvé la possibilité de prédire l'avenir en le prédisant. Qui ne se souvient, par exemple, que longtemps à l'avance, pour la date exacte à laquelle ces événements se sont produits, il avait annoncé la fin de la guerre russo-japonaise et le massacre de Narbonne. Que d'autres faits encore!

Mais laissons cela. Laissons aussi tous les autres résultats pratiques de nos recherches, qui ne sont d'ailleurs point méconnus, si nous en jugeons par le succès toujours croissant de notre publication.

Je veux surtout insister sur le résultat moral. Toutes nos études, toutes nos expériences nous ont amené à cette constatation que l'interprétation spirite des phénomènes psychiques ne correspondait pas à la réalité. Elles nous ont permis d'établir, à la lumière seule des faits, sans faire appel à la foi, scientifiquement, positivement, laïquement presque, pourrait-on dire, et avec une évidence de jour en jour plus éclatante, que le système philosophique, disons mieux, la religion qui s'est construite sur cette interprétation était une erreur, une illusion déprimante, un véritable danger pour les âmes.

Ce résultat que Nebo ne semble pas apercevoir et qu'en tout cas il ne paraît pas apprécier, est un de ceux dont nous sommes le plus fier. Et nous gardons précieusement, comme les témoignages de cette utilité morale de notre œuvre, les lettres touchantes où des lecteurs reconnaissants nous disent comment la précision de nos méthodes ont rendu l'équilibre à leur esprit désemparé...

Ceci dit, Nebo comprendra peut-être mieux le sens de notre article sur M. Stead. Ce que nous reprochons à l'écrivain anglais, ce n'est pas sa tentative en elle-même.

Il peut être curieux, en effet, d'essayer d'entrer en communication suivie, ne fût-ce que pour les mieux démasquer, avec ces « entités » mystérieuses, ces intelligences fugaces et déconcertantes, qui se manifestent dans les expériences spirites.

Ce que nous reprochons à l'écrivain anglais, c'est le sens qu'il donne à sa tentative.

En présence du ravage que le spiritisme a déjà fait dans les intelligences et dans les cœurs, il nous est insupportable d'entendre affirmer que les morts reviennent à l'appel des vivants, de laisser troubler, par cette fausse assurance, les âmes de ceux qui pleurent, et de les laisser surtout détourner des croyances qui les consolent par un espoir plus immédiat, mais qui les décevra...

GASTON MERY.

P. S. — Puisque nous parlons de Nebo, disons qu'une erreur d'impression s'est glissée dans le dernier paragraphe de son article sur « les périodes favorables à la plèbe et les périodes antiplébéiennes » paru dans notre précédent numéro.

Il disait que les manifestations socialistes, qui pa-

raissent avoir peu de chances de réussir présentement, trouveraient un moment beaucoup plus favorable pour elles en 1911. Or, on a imprimé 1914.

Prédictions des Voyantes

Avant de quitter Paris pour la vie tranquille de la campagne ou des bains de mer, j'ai pensé être agréable aux lecteurs en demandant à quelques aimables devineresses ce qu'elles entrevoyaient pour cette seconde moitié de l'année. Voici, à titre de curiosité, un résumé de leurs prédictions :

Chez Mme Hélia

Hélia, la magicienne, possède, dit-on, les mystérieux secrets légués par la tradition millénaire. Elle lit dans les astres et dans le tarot, ainsi que le lui apprirent les gitanes de Grenade, dont elle fut deux ans l'élève attentive ; de plus, elle possède un don remarquable de lucidité dans le sommeil hypnotique.

Dans son élégant cabinet du 32 de la rue Lacroix, les yeux bandés de noir, Mme Hélia s'endort elle-même avec de l'éther.

Elle prend ma main dégantée, et tantôt répondant à mes questions, tantôt disant simplement ce qu'elle voit, elle prédit :

« Les grèves, malheureusement, sont loin d'être terminées ; elles vont s'étendre à tout.

« L'Allemagne, elle aussi, sera la proie de l'agitation socialiste.

« En province, certaines manifestations prendront le caractère d'émeutes parfois sanglantes. La malveillance causera des accidents et de grands incendies.

« Un homme d'Etat, très en vue, mourra cette année.

« Sinistre en mer, en novembre.

« En 1910, je vois la mort de l'empereur d'Allemagne. Il sera le dernier souverain de sa race.

« Le désordre va recommencer en Turquie, et l'empire ottoman sera démembré en 1911 au plus tard.

« En Russie, une très haute personnalité sera, sous peu, victime d'un attentat.

« Il y aura encore des tremblements de terre en Italie, en Espagne, en Portugal. En France, ils ne m'apparaissent pas comme devant être très graves. »

Chez Mme Syria

L'année dernière, Mme Syria donna à l'un de mes amis une preuve étonnante de son talent de chiromancienne.

A la veille d'entreprendre un long voyage, M. C... voulut rendre visite à Mme Syria, dont il avait entendu parler dans plusieurs salons.

Après avoir examiné ses mains et lui avoir dit sur le passé des choses très justes, Mme Syria lui fit, entre autres, cette prédiction :

« — Votre voyage se passera sans incidents, *seulement, vous assisterez à une catastrophe terrible*. Rien à craindre pour vous-même. »

La prédiction se réalisa, car M. C... se trouva devant Messine au lendemain du cataclysme.

Je suis donc allée demander à Mme Syria, en son très élégant cabinet du 30 de la rue de La Rochefoucauld, ses prophéties ; — car, si elle est très intéressante comme chiromancienne, elle ne l'est pas moins comme cartomancienne.

Mme Syria qui, elle l'avoue, n'aime pas beaucoup les consultations générales, — le *fluide* lui manquant, explique-t-elle, — bat cependant les cartes et étudie leurs diverses combinaisons.

« Je vois encore beaucoup de grèves, dit-elle, mais le triomphe reste au gouvernement. Les questions sociales en suspens seront tranchées par les événements prochains. L'équilibre se rétablira après beaucoup de luttes, mais à l'avantage du gouvernement actuel.

« Vous voyez ce roi ? Il représente Clemenceau (!) C'est de lui que dépendent tous les événements représentés par ces cartes. Et il a le *triomphe sur tous*. »

(Allons, voilà une prédiction qui ne va pas faire rire tout le monde !)

Chez Mme Henry.

Dans le modeste logement que la vieille voyante occupe au 1 du boulevard de Clichy, je suis reçue à merveille, car Mme Henry a d'extraordinaires révélations à nous confier.

Celles-ci lui furent faites, raconte-t-elle, par un être qui lui apparut en janvier dernier, sous les traits d'une jeune vierge antique du nom bizarre d'*Auglaé*.

Elle montrait à côté d'elle une femme de vingt ans, rayonnante de lumière, grande, belle, aux cheveux bruns. Et cette aimable apparition prophétisa les plus effrayants malheurs :

« Notre pauvre planète se disloque par morceaux, dit-elle. Bientôt, la douce France va être éprouvée par le feu, la famine et la guerre. Des lois draconiennes seront votées, augmentant la gêne. Mais la France surmontera tout, et restera toujours au premier rang des nations, jusqu'au jour lointain du grand cataclysme qui engloutira le vieux continent.

— Un nouveau déluge, alors ?

— Oui. Mais l'œuvre des civilisations actuelles ne sera pas détruite. La science sauvera bien des hommes, grâce aux appareils de locomotion aérienne. »

Pour le moment présent, et grâce aux simples cartes, celle que l'on a surnommée la « Sorcière du Mont Ventoux », prédit :

— Je vois le signe de la mort pour l'un de ceux à qui le char de l'Etat a été confié. Son chiffre est 11 et 8. Après cette mort, et surtout aux élections prochaines, un grand et très heureux changement se fera dans la politique. La mort du grand personnage en question amènera, par une

emme, de curieuses révélations. Cette femme tient la clef d'un grand mystère.

— Est-ce Mme Steinhel ?

— Non, ce n'est pas elle.

Chez Mme Kaville.

L'intéressante cartomancienne du 187 de la rue de Grenelle est connue de tous nos lecteurs. Inutile donc de la présenter longuement.

Mme Kaville bat les tarots et avant de me les faire couper :

— Quelle question leur posez-vous, me dit-elle ?

— Y aura-t-il d'autres catastrophes causées par les tremblements *de* terre ?

— Tirez 7 cartes... Oui ; car voici les 3 *Parques* ; il y aura très certainement encore des catastrophes et *beaucoup de morts.*

— A Paris ?

Je donne de nouveau 7 cartes.

— Non, pas de tremblements de terre, mais d'autres catastrophes, car vous venez de tirer la *Boîte de Pandore.* Je vois *mort subite* autour du gouvernement.

Les affaires d'argent sont très, très mauvaises. Krach, émeutes...

— Et la Turquie est-elle arrivée au repos?

— Donnez des cartes : Voici le *Cheval de Troyes*, par conséquent encore quelques luttes, une surprise désagréable, mais les cartes qui suivent indiquent grande amélioration ».

Chez Mme Ary

Mme Ary est surtout connue de ceux et de celles qui fréquentent les salons des devineresses, pour ses *secrets* d'amour et de chance.

Elle connaît, paraît-il, les herbes mystérieuses de la Saint-Jean, et nombre de recettes... magiques, où il entre de la fleur d'amour (j'ai nommé la verveine) et de la chauve-souris !

Mais elle lit aussi dans les cartes, et c'est à ce sujet qu'elle m'a paru intéressante.

En son nouveau cabinet, 208, faubourg Saint-Denis, je trouve Mme Ary toujours empressée à renseigner ses visiteurs.

— Les cartes sont optimistes, me dit-elle, après me les avoir fait tirer. Pour le présent et pour un avenir prochain, les choses restent les mêmes, au point de vue gouvernemental. Le Soleil apporte même éclaircissement sur bien des choses.

Pourtant, je vois une maladie prochaine pour un grand personnage du gouvernement... Et une très grande catastrophe, causée par la terre, me semble-t-il .. Ce n'est pas à Paris, mais c'est en France... Sans doute, un nouveau tremblement de terre.

— Et pour la Turquie ?

... Les cartes ne sont pas très bonnes. Il y a complications, changements, morts... »

Chez Mme Maya

L'intéressante voyante du 22 de la rue de Chabrol est trop connue de nos lecteurs pour que j'aie négligé de la consulter dans cette enquête.

Bien que dans un très mauvais état de santé, la jeune femme veut bien interroger ses oracles habituels.

D'abord, la flamme :

— Oh ! dit-elle, il y aura encore des tremblements de terre. (Voyez comme la flamme s'agite.) J'ai l'intuition que ce sera en France (Midi) et en Italie...

« Je vois encore des accidents de chemin de fer, accidents *graves,* sur une ligne de banlieue, et sur le réseau du Midi... Aussi, un accident de métro.

« Tiens, voici un assassinat .. oh ! sensationnel !... Il s'agit d'un homme politique en vue... »

Maintenant, interrogeons les épingles, voulez-vous ?

Je prends celles-ci et les jette une à une ; tandis que, d'après leurs différentes positions, la voyante interprète :

« Incendie d'un théâtre à Paris... Naufrage d'un transatlantique pendant la traversée d'Amérique en France. Encore des grèves... Complications au Maroc... Le sultan sera détrôné.

Les yeux vagues, perdus devant elle, Mme Maya ajoute, avec gravité :

« Et *sûrement*, pour cette année, guerre franco-allemande... révolution et changement de gouvernement.

C'est sur ce sinistre cliché, qui hante sans cesse la jeune femme, que j'ai dû terminer mon enquête.

Malgré tout l'intérêt que je porte à Mme Maya, je désire de tout cœur que sa dernière vision ne se réalise pas.

Mme Louis Maurecy.

LE SURNATUREL DANS LA VIE

DE LA

Vénérable Mère Marguerite de S. Xavier

A Timothée Philalèthe.

Cette religieuse naquit le 17 août 1603, à Mont-Saint Jean en Auxois. Son père s'appelait J.-B. Coutier, seigneur de Château-Bernay, et sa mère, Marie Espiard, était de bonne famille.

Elle entra, malgré son père, aux Ursulines de Dijon, et y acquit bientôt une réputation de sainteté. Elue supérieure en 1638, elle eut, au moment de l'élection, la vision d'un grand nombre de petites croix couleur de cendre, qui passaient et repassaient devant elle; mais elle entendit ces paroles intérieures, au moment où elle craignait d'être un jour condamnée par les âmes qui lui seraient confiées : « Je le veux, j'en aurai soin, et je désire que tu te regardes comme la bergère qui mène le troupeau qui n'est pas à elle, mais à un maître qu'elle sert; que tu les gardes et que tu les aimes; puisqu'elles m'appartiennent, je pourvoierai à tous leurs besoins. » Son âme se calma

immédiatement; et elle eut les grâces nécessaires pour faire prospérer sa communauté.

Comme Mère Marguerite de Saint-Xavier craignait d'être réélue, elle pria une religieuse à l'agonie de conjurer le Seigneur, quand elle serait au ciel, qu'il lui manifestât sa volonté. « Je ne demande pas de révélations ni d'apparitions : la curiosité est blâmable : priez Dieu seulement pour moi, sans vous engager dans aucune promesse, où quelque illusion se pourrait mêler. » La religieuse prit cet engagement, et mourut « dans une tranquillité merveilleuse ». Quelques mois après, la supérieure, après la communion, aperçut Jésus-Christ, plein de majesté, devant lequel la sœur était à genoux; et celle-ci, la regardant, lui dit : « Soumettez-vous à ce que Dieu voudra, et abandonnez-vous à sa Providence. »

Supérieure de nouveau, elle fut plus d'une fois favorisée de visions prophétiques et put révéler à une religieuse la maladie dont elle aurait à souffrir, puis à une autre la mort qui lui était réservée.

Elle avait demandé à Dieu le salut de quatre personnes. L'une d'elles mourut après vingt-quatre heures de maladie. Le jeudi saint, veille de cette mort, une religieuse, priant devant le Saint-Sacrement, entendit sans cesse une voix intérieure répéter le prénom de cet homme, qu'elle ne connaissait point, et offrit à Dieu ses prières pour celui qu'Il lui recommandait.

Le jour de ce décès, une autre eut la vision d'hommes vêtus de blanc, tenant des cierges allumés, parmi lesquels était le défunt, « qu'elle reconnut sans l'avoir jamais vu, entendant proférer son nom ». De son côté, la supérieure fut inspirée d'en haut de demander souvent les suffrages de la communauté pour la délivrance de ce personnage, qui devait rester longtemps en Purgatoire. Elle sut depuis qu'il avait fait partie des confrères du Scapulaire, ce qui expliqua la vision de la religieuse.

Peu avant le décès de Mère Marguerite de Saint-Xavier, on vit plusieurs fois des lumières éclatantes dans le couvent, et les religieuses pensèrent aux « splendeurs qui précèdent l'avènement du Seigneur selon le prophète ». Le 16 février 1647, une pensionnaire, venant du parloir, disait, devant la maîtresse et toutes les autres, que ses parents et tout le pays estimaient sainte la Mère Marguerite ; au même instant, une lumière éblouissante, partant de la fenêtre de l'infirmerie, où était la Bienheureuse, illumina la classe, en prenant la forme d'un globe, au milieu duquel apparaissaient trois boules de feu d'égale grosseur, rangées sur une même ligne. On jugea que ces beules figuraient la Trinité, à laquelle la Mère Marguerite de Saint-Xavier était fort dévote.

Quelques religieuses ayant entendu marcher dans l'infirmerie et ne voyant personne, demandèrent à la bonne Mère d'où venait ce bruit. Elle répondit avec douceur, mais sans s'expliquer : on pensa que c'était l'âme de son frère, mort depuis peu, et pour lequel elle avait prié toute la matinée.

Huit jours avant sa mort, la sacristine, pendant la nuit, vit un chemin lumineux, large de cinq pieds, qui descendait du ciel sur l'infirmerie. Le lendemain, cette partie du couvent fut remplie d'une lumière merveilleuse, et les murailles en parurent reluisantes au dehors.

Une religieuse fut éveillée par un murmure de voix confuses qui récitaient un psaume qu'on récite quand est donnée l'extrême-onction à une Ursuline ; elle jugea que les âmes des sœurs défuntes venaient assister Mère de Saint-Xavier, parce que la malade n'avait pas reçu l'extrême-onction.

La sainte fille mourut le 10 juin 1647, en exprimant d'admirables sentiments d'humilité et de confiance en Dieu.

Après sa mort, son linge exhala un parfum délicieux. Ces parfums extraordinaires furent plus d'une fois sentis, à cette époque et longtemps après, aux fêtes de Notre-Seigneur, de la Vierge et des saints pour lesquels la Mère avait une dévotion particulière, dans tout le couvent et près du lieu de sa sépulture. L'année suivante, au commencement du carême, sœur Anne-Bénigne du Saint-Esprit sentit deux jours consécutifs des odeurs excellentes qui se répandaient dans les classes à diverses reprises et pensa que la Mère de Saint-Xavier était présente. Comme elle avait fait une faute légère, une suave odeur la consola et la fortifia, dès qu'elle se prosterna pour demander pardon à Notre-Seigneur : ce parfum s'exhalait du tombeau de la bonne Mère ; elle en fut encore favorisée le soir dans sa cellule, et se sentit remplie d'une consolation ineffable. Ce privilège fut encore accordé la même année à quelques religieuses dont une avait perdu l'odorat. Chacune reçut en même temps des consolations ou des encouragements à persévérer dans la vertu. Le 9 août 1648, une sœur était peinée de ce qu'on lui avait enlevé, par mortification, un livre que lui avait donné la mère de Saint-Xavier. Plusieurs coups très forts furent frappés à sa porte : elle ouvrit et n'aperçut personne. Alors elle se prosterna, en pensant que c'était un avertissement de la Bienheureuse : comme « elle demandait pardon à genoux à Notre Seigneur pour son engagement à divers objets non nécessaires, un baume céleste remplit toute sa cellule, à la suavité duquel la terre n'a point de musc qui soit comparable. La jouissance assez longue de cette saveur fit une telle impression dans l'âme de cette sœur, qu'elle a vécu depuis dans un parfait dégagement de toute créature » (1).

Pendant sa vie, cette sainte religieuse fut favorisée de nombreuses visions d'en haut que parce qu'à

(1) *La vie de la vénérable Marguerite de Saint-Xavier, religieuse ursuline du monastère de Dijon...*, par le P. Jean Marie, religieux du tiers ordre de Saint-François, Paris, 1775, in-8°.

l'exemple de bien des saintes âmes elles s'en jugea toujours indigne : aujourd'hui, une curiosité malheureuse fait tomber quantité de gens sous la domination des esprits obsesseurs. Nous souhaitons aux personnes avides de surnaturel, la méditation des vies des saints : elles y trouveront des leçons et des encouragements d'une valeur inappréciable.

TIMOTHÉE.

NOTRE COURRIER

AVIS A NOS LECTEURS

Afin de faciliter les recherches de nos lecteurs, nous inscrirons dorénavant, à côté du titre de chacune des questions posées, un numéro d'ordre.

Ce numéro d'ordre, ainsi que le titre et la date de publication de la question, seront toujours reproduits en tête des réponses qui la concerneront.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette rubrique, qui, avec leur collaboration, pourrait devenir l'une des plus intéressantes de notre revue.

QUESTIONS

N° 2. — Quelle est la force qui arrête, en plein mouvement, sur un numéro choisi, la petite boule du jeu de roulette ?

On trouvera plus loin, sous la rubrique : A TRAVERS LES REVUES, *le récit de trois cas extrêmement étranges de prémonition. M. Marcel Mangin, pour les expliquer, a émis une hypothèse très vraisemblable, que nous faisons connaître à la suite de la relation dont il s'agit.*

Quelques-uns de nos lecteurs pourraient-ils proposer des hypothèses différentes de nature à expliquer ces trois phénomènes?

N° 3. — Le souffle froid des séances médianimiques.

Donnez-nous une théorie expliquant le courant froid senti par les expérimentateurs au-dessus de la tête d'Eusapia, les souffles froids ressentis dans quantité de séances spirites, et les « frissons de fantôme » d'autres séances. En d'autres termes, discutez cette question : L'absorption de notre force vitale par des esprits mauvais, et l'extériorisation de celle du médium produisent-elles chacune ce même phénomène?

UN AMATEUR D'OCCULTE.

N° 4. — Les tremblements de terre et les prophéties.

La question de savoir si les derniers tremblements de terre ont été prédits ne me paraît pas élucidée. Ne pourriez-vous insister auprès de vos lecteurs pour leur demander à nouveau de rechercher les textes? Vous n'avez guère examiné jusqu'à présent que les textes de langue française.

PAUL MILHAUD.

RÉPONSES

N° 1 (15 juin 1909). — Le marron d'Inde talisman et la pomme de terre fétiche.

Un talisman, le marron d'Inde ? assurément non ; mais un moyen curatif pour certains, oui peut être. Car il y a des faits qui semblent bien le prouver. En voici un :

A l'âge de quelque quarante ans, M. X... était atteint de la sciatique aiguë. Du gros orteil au col du fémur, la jambe gauche était raide comme une barre de fer et, de plus, fortement enflée aux articulations. D'où claudication intense, marche presque impossible et douleurs très vives.

Trois mois durant, des princes de la science y perdirent leur latin. On eut recours enfin à des douches qui obtinrent un demi-succès : la raideur disparut, l'enflure aussi ; mais quatre ans après, les douleurs persistaient encore, légèrement amoindries à peine.

C'est alors qu'intervint le marron d'Inde. Sur le conseil d'un ami, M. X... en mit deux dans sa poche.

Ce fut décisif. Les crises se calmèrent d'abord ; elles furent moins fréquentes ensuite, et peu à peu elles disparurent totalement : au bout de deux ans il n'en restait pas trace. Vingt hivers plus ou moins rigoureux et autant de printemps plus ou moins humides se sont écoulés depuis sans que M. X... se soit jamais ressenti de son ancien mal.

Mais il n'en garde pas moins dans la poche les deux marrons d'Inde, qu'il se contente de renouveler de temps en temps.

Est-ce à dire qu'il les considère comme un talisman ? Pas le moins du monde.

Pour M. X... — qui n'est point chimiste d'ailleurs — le marron d'Inde doit posséder comme une espèce d'huile très subtile qui suinte au dehors à travers les pores de l'écorce, et le luisant de l'écorce semble donner quelque crédit à cette supposition.

Or, s'il en est ainsi, ne peut-on pas supposer également que, la chaleur du corps aidant, quand le marron est dans la poche, cette essence se volatilise et que, en outre, les effluves qui se dégagent forment et maintiennent autour du nerf sciatique, tout près de son origine, une sorte d'atmosphère calmante, grâce à laquelle le mal s'en allant insensiblement, ce nerf a pu reprendre à la longue et ensuite conserver son état normal de santé parfaite ?

Pour mon compte, sauf meilleur avis, j'inclinerais fort à accepter cette explication comme la vraie.

Mais je ne suis pas étonné, du reste, s'il existe un certain nombre de faits de même nature, que la foule toujours prompte à généraliser et ordinairement peu difficile sur les questions de cause et d'effet, ait vu dans le marron d'Inde un talisman contre toutes les maladies, et feu Chauchard qui en avait le culte, paraît-il, était assez de la foule pour cela.

P. DU MONT.

ÇA ET LA

Trois prédictions

Notre distinguée collaboratrice, Mme Louis Maurecy, adresse à notre directeur, la lettre suivante :

« Mon Cher Directeur,

« Comme suite à l'entrefilet de l'*Echo* du 15, concernant les prophéties et les tremblements de terre du midi, je tiens à vous signaler quelques visions de Mme X...

« Elle voit l'Auvergne dévastée, des montagnes écroulées, le sol bouleversé.

« Elle voit, en outre (cette vision remonte à décembre), une ville en flammes, mais qui n'est peut-être pas en Auvergne.

« Cela brûle terriblement, assure-t-elle.

« Enfin elle prétend que des bouleversements vont avoir lieu « au-delà de la terre », car elle voit « des chutes de pierres dans le ciel ».

« Veuillez agréer, mon cher directeur l'assurance de mes sentiments toujours dévoués.

Mme L. Maurecy.

Un médium à « apports » à Brisbane (Australie)

Le *Harbinger of Light* nous apprend qu'à Brisbane (Australie), un médium M. Stepherson, obtient, dans des conditions très satisfaisantes de contrôle, des phénomènes fort intéressants, au premier rang desquels il faudrait placer les « apports ».

C'est dans une salle de 16 pieds sur 14, n'ayant qu'une porte et une fenêtre, qu'ont lieu les séances de M. Stepherson. Le médium et tous les assistants sans exception sont fouillés. La chambre est visitée jusque dans ses moindres recoins. Les assistants se placent en cercle autour du médium, et l'on reçoit alors les objets les plus divers.

Dans l'énumération des « apports » que nomme le *Harbinger of Light,* nous trouvons notamment des flacons de médicaments chinois, des objets sculptés en ivoire, six gros œufs de poule parfaitement intacts; des colliers de graines d'origine indienne, ou de coquillages du centre de l'Afrique, une plante complète avec ses racines et ses feuilles intactes, etc...

Une curieuse manifestation

M. Peretti, de Gênes, raconte que, le vendredi, 10 novembre 1908, il reçut la visite de son ami, le capitaine de vaisseau C. B... qui lui fit le récit suivant, que nous abrégeons :

La veille au soir, il rentrait chez lui et se déshabillait, la face tournée vers son lit. Tout à coup il y vit, étendue sur le dos, les jambes relevées, les mains sur le ventre largement ouvert, une fillette de dix à onze ans aux cheveux, sourcils et yeux noirs, à la peau terreuse. Il crut d'abord à une illusion d'optique; mais l'apparition persistant, il demanda : « Qui es-tu ? » Une voix très faible lui répondit : « Adèle ». Il s'avança pour la toucher, mais le fantôme disparut.

M. Peretti demanda alors à un médium de ses amis, M. Camillo, de tenter une séance, et voici la substance de la communication obtenue de son « guide ».

« C'est moi qui ai provoqué cette vision, afin de prouver la survivance de l'âme par une nouvelle preuve. Cette fillette est morte empoisonnée à l'âge de onze ans. Vendredi soir, lorsque vous tiendrez votre séance ordinaire avec l'ami Ernesto Bozzano, elle vous racontera tout elle-même. »

En effet voici qu'elle écrivit dans un patois particulier :

« Je suis Adèle Milani, de Milan. Je suis morte empoisonnée à onze ans. Ta femme m'a dit de raconter comment je suis morte; où et comment je vivais. Eh ! bien, je vivais à Milan, Via Magolfa, près de Porta Ticinese. J'avais quatre sœurs et un frère. Mon père se nommait Fiorenzo ou Fiorenzino. Il était chauffeur à l'usine à gaz; ma mère s'appelait Thérèse et elle était blanchisseuse. Le dimanche 25 septembre 1904, mon père acheta des tripes et nous en mangeâmes tous les huit. Le lendemain, je souffris de la tête, du ventre, et j'eus la fièvre. Ma sœur Giuseppina mourut le mercredi matin, et moi dans la nuit du jeudi au vendredi. On me porta au cimetière de Musocco et on m'éventra tandis que je vivais encore. Oui, ils m'ont crue morte et cependant je vivais. Figurez-vous que le médecin disait que j'avais la méningite. Oui, ils m'ont fait bien du mal... Puis, quand ils eurent examiné le ventre et les intestins, ils ont compris que c'étaient les tripes. Je ne vois rien autre à vous dire. Posez-moi des questions. »

A une question elle répondit : « Mon père se rendit à l'usine à gaz et eut des vomissements;ma mère mangea fort peu et souffrit cependant. Les autres vomirent tous et eurent du mal. Ma sœur Giuseppina avait huit ans. Ma sœur Vitalina, morte en même temps que moi, avait trois ans et demi.

La séance avait lieu à Gênes. On prit des renseignements à Milan et tous les détails furent trouvés exacts. Cependant la fillette était inscrite à l'état civil sous le nom de Francesca, mais ses parents et ses voisins ne l'appelaient qu'Adèle.

Un rêve qui rapporte mille dollars

Mme Clara Rancipher, demeurant 445, avenue Ste-Hélène, à Tacoma, dans l'Etat de Washington, a fait un rêve qui lui a rapporté mille dollars, soit cinq mille francs. Après un jugement rendu en sa faveur, la cour suprême d'Olympia a condamné une société à laquelle appartenait sa mère à lui payer ladite somme.

Au point de vue psychologique, le cas est un des plus curieux qui soient jamais arrivés dans ce pays. En janvier 1904, Mme Minnie Sullivan, demeurant à Seattle, et mère de Mme Rancipher, mourut. Un peu avant sa mort, elle avait contracté une assurance sur la vie, laissant mille dollars à Mme Rancipher. Après la mort de sa mère, Mme Rancipher, ne sachant pas qu'elle devait bénéficier de cette somme, ne s'occupa de rien. Plus tard, cependant, étant à Seattle, et sachant que sa mère était affiliée avec la société des *Women of Woodcraft,* elle alla, par curiosité, voir le secrétaire pour lui demander si sa mère n'avait pas contracté une assurance en sa faveur. Recevant une réponse négative, elle n'y pensa plus.

Deux ans après, elle rêva que sa mère avait contracté une assurance dans ladite société. Elle reçut une si forte impression de ce rêve, qu'elle retourna à Seattle, faire une autre enquête; mais la réponse fut négative comme la première fois. Un peu plus tard, elle fit le même rêve, et la

semaine d'ensuite le même rêve se réitéra pour la troisième fois. Elle prit alors la décision d'aller consulter un avocat. Il écouta patiemment son histoire, sans toutefois être convaincu. Cependant, il consentit quand même à prendre des renseignements. Le résultat lui apprit qu'en effet Mme Rancipher était héritière de la somme dont elle avait rêvé.

Naturellement, la société discuta; elle nia la valeur d'une preuve basée seulement sur un rêve. L'affaire resta en litige pendant deux années et, finalement, Mme Rancipher obtint gain de cause et reçut l'argent qui lui était destiné par sa mère.

A TRAVERS LES REVUES

TROIS CAS ÉTRANGES DE PRÉMONITION

Les *Annales des Sciences psychiques* exhument un curieux article qu'elles insérèrent, il y a dix ans, sous la signature de M. E. Desbeaux. Il s'agit de trois cas presque invraisemblables de prémonition, que nous rapportons tels qu'ils ont été contés par M. E. Desbeaux.

Premier cas. — Le mercredi 6 février, à Monte-Carlo, en me promenant l'après-midi, je trouve un fer à cheval rouillé. Superstitieux, comme tous les joueurs, je le ramasse, parce qu'un fer à cheval, quand il est rouillé, porte bonheur, chacun sait ça !

En me redressant, mes regards tombent sur le chiffre 6, peint en rouge sur une borne. *Je me dis* : « Aujourd'hui, il faut jouer ce numéro », mais cette réflexion n'était pas terminée que mon regard se trouve fixé sur le numéro 28, peint à la lanterne d'une voiture arrêtée devant moi. *Je pense aussitôt* que si je vois le 6 sortir à une des tables de roulette, je *devrai,* au coup suivant, miser sur le 28.

Deux heures après ce petit incident, déjà bien effacé de mon esprit, j'entre dans les salles de jeu. Je m'approche d'une table et, presque aussitôt, je me rappelle que je *dois* miser sur le 28. Perdant depuis plusieurs jours et n'ayant qu'une confiance des plus limitées dans mon pronostic, j'hésite, et, au lieu de mettre un louis en plein sur le 28, je place seulement 5 francs sur la transversale 28-33.

Le croupier lance sa bille... c'est le 28 qui sort — oui, le 28.

Deuxième cas. — Le mardi 26 décembre 1894, à Monte-Carlo, en passant devant le tennis, ma femme laisse tomber son bouquet de violettes, je me baisse pour le ramasser, mais le jour finissait et, dans la demi-obscurité, mes doigts rencontrent quelque chose de mou... je peste d'abord, puis, nous nous mettons à rire, en pensant que ça porte bonheur.

Après avoir reconduit ma femme, je vais déposer nos cartes à la villa L... Au moment où j'en sors, *je suis obligé* de me rejeter en arrière pour laisser passer une voiture, aux lanternes allumées, allant vite. Le numéro de cette voiture me saute aux yeux : 22.

Je pense alors que c'est le premier numéro aperçu par moi, depuis certain contact. J'entre au Casino, mais je ne possède pas une indication première pouvant me servir *de point de départ,* comme dans le cas précédent; c'est donc sans confiance que je place cinq ou six pièces sur le 22. Mon numéro ne sort pas, mais moi, comme disait Monselet, je sors. Je vais dîner, puis je reviens, convaincu de la nécessité d'avoir un point de départ, et, les Destins ne m'en ayant pas indiqué, je décide en mon esprit que ce point de départ sera le numéro 1 (le *Premier,* comme on dit ici). Cette résolution prise, je me promène à travers les tables, attendant le moment où je verrai sortir ce numéro 1. Au bout d'une heure, n'ayant rien vu, je me dirige vers la sortie pour fumer une cigarette dans l'atrium, quand, en passant devant une table, j'entends le croupier annoncer : Premier, rouge, impair et manque ».

Premier, c'est-à-dire numéro 1, c'est-à-dire, mon point de départ.

Je mets un louis sur le 22. Le croupier lance de nouveau sa bille et... c'est le 22 qui sort — oui, le 22.

Le lendemain, mercredi, nous allons déjeuner, avec nos amis B..., à l'hôtel du cap Martin. La première chose qui frappe mes yeux à la table où nous nous asseyons est un carton blanc supporté par un pied de cuivre; sur ce carton, le nombre 222 (numérotage relatif au service de l'hôtel et du restaurant).

Cette bizarrerie de retrouver ce matin sous mes yeux, ce 22, qui, la veille au soir, m'avait été si favorable, intéresse ma superstition. *Je me demande* s'il n'y a pas là un nouvel avis gracieux du sort, et *je me réponds* que le premier chiffre, le premier 2, veut *probablement* m'indiquer que le 22 sortira 2 fois pour moi aujourd'hui. Mais, bien entendu, ces réflexions étaient faites rapidement, au fond de moi-même, *intus et in cute,* et sans conviction.

Le soir, à 9 heures, je pénètre dans les salons, et à peine me suis-je approché d'une des tables que je vois sortir le numéro premier.

A cette vue, et ne pensant qu'au système qui m'avait réussi la veille, je mets un louis au 22.

Et le 22 sort — oui, le 22 !

« En voilà un, me dis-je, et si mon pronostic est exact, il m'en faut un second. » Après avoir ramassé mon gain, je laisse, selon mon habitude, sur le 22, le louis qui vient de gagner. Le croupier lance sa bille et annonce : « 2, noir, pair et manque. » Cette fois, mon louis rentrait à la banque, et je m'apprêtais à chercher une autre table où je verrais sortir le 1, lorsque *je me rappelle,* tout à coup, et seulement en cet instant précis, le carton numéroté (222) du *cap Martin;* et *je pense en même temps* que je possède l'indication initiale qui avait fait défaut la veille : c'est ce 2, précédant 22, qui doit être mon point de départ. Voyons si c'est vrai, par hasard.

Je me hâte de jeter un louis sur le 22. La bille tourne, encore et tombe dans le 22 — oui, dans le 22 !

Le fait s'est passé sous les yeux de deux de mes amis (1) qui, sans être au courant de mes pensées, restèrent stupéfaits de me voir ramasser deux numéros pleins en trois coups et — c'étaient deux numéros 22.

Troisième cas. — Le vendredi 3 février 1899, à Monte-Carlo, je me promenais avant déjeuner et je songeais mélancoliquement que depuis mon arrivée dans ce beau pays, c'est-à-dire depuis trois jours, la roulette me traitait avec dureté. Tout à coup, au tournant d'une rue, mes regards tombent sur le numéro 11 peint sur un pan de mur. « Se-

(1) M. H. M..., qui me rappelait lui-même récemment le fait, en témoignerait au besoin, et Mme S..., sa sœur.

rait-ce une indication du Destin ? » pensai-je, moitié sceptique, moitié crédule. Mais aussitôt *je me souviens* des deux cas précédents (que je viens de relater) et j'envisage la nécessité, pour ne pas jouer au *hasard,* de posséder une autre indication pouvant me servir de base, de point de départ (comme dans les deux cas précédents). « Eh bien ! me dis-je, le premier chiffre que mes yeux rencontreront sera cette base. » A peine cette idée est-elle arrêtée en mon esprit, que je vois arriver vers moi un tramway électrique, qui me présente à son avant, gros et se détachant nettement le chiffre 4. Je prends note du renseignement.

Vers quatre heures, j'entre au Casino. Je me promène à travers les tables, espérant voir sortir un 4 (c'est-à-dire, ma base, mon point de départ). Au bout d'une heure, je n'avais pas vu sortir le moindre 4. Alors, je m'ennuie et me mets à jouer sans plus m'occuper du pronostic. Je joue, pendant une heure sur des numéros pleins, à 5 francs seulement, et *je ne gagne pas un coup.*

Enfin ,à six heures, au moment où, dans le grand salon, je m'approche d'une table, je vois sortir le 4. La voilà, mon indication. Je mets immédiatement un louis sur le 11.

Et le 11 sort — oui, le 11.

Satisfait, je me dirige vers la sortie, mais en traversant le dernier salon, je jette un coup d'œil sur la table de gauche où je vois relativement peu de monde. A ce moment, devant moi, le 4 sort. Je mets aussitôt un louis sur le 11.

Et le 11 sort — parfaitement, le 11.

E. Desbeaux.

Sollicité de donner son avis sur ces trois cas singuliers, M. Marcel Mangin répondit :

Ne pourrait-on supposer que la cause réside dans un phénomène d'extériorisation de force psychique ? Nous savons que la force psychique de Home, celle d'Eusapia et de bien d'autres personnes, met en mouvement des objets d'un poids considérable; pourquoi n'émanerait-il pas de M. Desbeaux une force capable d'agir sur la petite boule du jeu de roulette ?

De tous les mystères des phénomènes psychiques, c'est certainement la prévision de l'avenir qui bouleverse le plus nos idées. Prévoir ce qui dépend de déterminations humaines, ainsi que pourrait le prévoir un génie tacticien, ne nous paraît pas surnaturel, et certaines prophéties politiques ou sociales sont admissibles; mais déterminer exactement la place qu'occupera à tel moment un bouchon balloté par les flots de la mer, ou encore le numéro de la roulette sur lequel s'arrêtera la bille, est une chose que nous ne pouvons concevoir, et, pour ma part, je préfèrerais l'hypothèse d'une force extériorisée qui, favorisée par l'état psychique dans lequel se trouvait M. Desbeaux a pu, à l'insu de celui-ci, agir sur la bille et la faire s'arrêter sur le numéro pensé.

LES LIVRES

Impressions et Souvenirs : EVENEMENTS DE 1870-71, par Maurice Quentin-Bauchart. — (Un volume in-12, prix : 3 fr. 50.)

M. Quentin-Bauchart, le conseiller municipal de Paris bien connu, vient de faire paraître sous ce titre : *Impressions et Souvenirs* : LES ÉVÉNEMENTS DE 1870-71, un très intéressant ouvrage rempli de documents inédits et d'aperçus nouveaux. C'est en somme l'Année terrible vue par un enfant de 14 ans; et c'est là l'originalité du livre.

L'œuvre de M. Quentin-Bauchart est présentés au public par une importante préface délicieusement écrite et délicieusement pensée, due à la plume autorisée de M. Frédéric Masson, de l'Académie Française.

Parmi les chapitres les plus curieux, faut-il citer le Quatre septembre, la fuite de l'Empereur, la conduite de Napoléon III à Sedan, l'occupation prussienne dans l'Aisne, la bataille de Saint-Quentin, puis les convulsions de la Commune contées à l'aide de souvenirs intimes et de documents peu connus.

Voici une œuvre appelée à un grand succès.

***

CONTEMPLATIONS SCIENTIFIQUES, par Camille Flammarion, un volume in-18, prix : 3 fr. 50

Voilà un livre sur lequel nous aurions bien des réserves à faire. Mais la place nous fait aujourd'hui défaut pour l'analyser longuement et pour en discuter les théories.

Bornons-nous donc à dire que, dans ce nouvel ouvrage, M. Camille Flammarion étudie, en panthéiste, la nature. On y voit passer tour à tour le monde des plantes; les insectes : abeilles, fourmis, etc., dont l'organisation sociale, la physiologie, les mœurs, les facultés sont observées; puis ce sont le cheval, le chien, l'éléphant, le singe, d'autres animaux aussi que M. Flammarion fait défiler devant ses lecteurs. Une étude sur l'homme et sur ses origines complète cet ouvrage sur les tendances duquel il y aurait tant à dire...

***

LES APPARITIONS MATERIALISEES DES VIVANTS ET DES MORTS, par Gabriel Delanne, prix : 6 francs

Le premier volume de cet important ouvrage vient de paraître. Il est entièrement consacré aux apparitions des vivants.

S'appuyant sur les travaux des Deleuze, des Charuel, des Charpignon, des Lafontaine, des Reichenbach, des Baraduc, des de Rochas, citant des textes, reproduisant des gravures et des photographies, M. Gabriel Delanne, avec tout le talent qu'on lui connaît, plaide la cause du spiritisme et prépare la démonstration — qui fera le sujet du second volume — de l'identité des « esprits ».

Nous n'avons pas besoin de dire que, malgré toute la chaleur et l'habileté de son plaidoyer, le distingué directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme* ne nous a pas, cette fois encore, convertis... Nous aurons bien certainement l'occasion de dire, un jour et en détail, pourquoi. L'ouvrage de M. Delanne est, en effet l'un des plus importants qui aient été, depuis longtemps, publiés sur la question, et, à ce titre, il mérite d'être discuté.

Le Gérant : Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, r. de Verneuil.